

LITTÉRATURE

Entretien avec
Gilles Marcotte

Page F 3



LITTÉRATURE

Un livre éblouissant
de Nicolas Dickner

Page F 4

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

Du noir au pays des neiges

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Agenouillé, le bourreau installe de chaque côté des jambes à moitié nues d'Angélique quatre planches de chêne bien dures. Il les lui attache ensuite solidement, puis commence à insérer entre elles des coins de bois à coups de maillet. Sous l'impact, les os sont broyés.

Est-ce bien cette Marie-Josèphe-Angélique qui a causé, le 10 avril 1774, un incendie qui a ravagé une quarantaine de maisons et l'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire une part substantielle du Montréal de l'époque? Après avoir nié vigoureusement une fois de plus, Angélique faiblit sous la torture. «*C'est moi, dit-elle. Oui, c'est moi. Finissez-en. Pendez-moi.*»

Mais peu importe que cette esclave noire avoue ou non un crime qu'elle n'a pas commis puisque son cas est entendu d'avance. La justice, droite et solide comme le chêne, a déjà décidé de son sort: après avoir été torturée, il est prévu qu'elle doit «*faire amende honorable*», puis «*être pendue et étranglée jusqu'à ce que mort s'ensuive à une potence, qui sera plantée pour cette occasion, et son corps mort, brûlé et consommé*». Son complice présumé, Claude Thibault, a eu la bonne idée de disparaître. Qu'à cela ne tienne: justice sera rendue aussi en son cas puisqu'on a prévu de brûler son effigie...

Nous savons aujourd'hui, notamment grâce aux recherches de Denyse Beaugrand-Champagne, qu'Angélique n'était pas coupable. On l'exécuta parce que, dans sa course pour fuir les flammes, elle avait laissé dans son tablier de ménagère de menus objets appartenant à son maître, dont une paire de ciseaux. On l'accusa en somme d'avoir mis le feu pour

mettre le vol de ces biens. En fait, elle souffrit un aussi triste sort surtout parce qu'elle était noire. La Ville de Montréal vient de faire fondre une plaque commémorative qui souligne cette tragédie.

Des esclaves au pays des neiges

Des esclaves, le Canada en compte environ 1000 de 1632 à 1806. En 1833, ce crime de l'homme contre l'homme fut officiellement aboli.

Dans son essai d'histoire globale des traites négrières, Olivier Pétre-Grenouilleau estime que 9 599 000 esclaves africains ont été introduits en Amérique entre 1519 et 1867. En proportion, le nombre d'esclaves canadiens est certes bien mince, mais les baumes statistiques sont toujours sans effet sur les blessures laissées par la barbarie.

Qui sont les esclaves au Canada? D'abord, il faut le rappeler, des Indiens. Beaucoup d'Indiens. Mais bien sûr aussi ces Noirs auxquels l'histoire s'est peu intéressée jusqu'ici, malgré les travaux pionniers en la matière de l'historien Marcel Trudel.

Après l'abolition de l'esclavage en 1833, la condition des Noirs ne changea pas pour autant du jour au lendemain. Les nouveaux citoyens «libres» demeuraient des êtres tenus à l'écart. Rose, une ancienne esclave de la famille Baby, se fera même reprocher en 1861 d'écouter les conversations de ses nouveaux «employeurs»...

Chercher à retracer la vie de ces hommes et de ces femmes équivaut aujourd'hui à pourchasser des ombres dans la nuit du temps. Aux archives, ces individus n'apparaissent souvent que par hasard, au détour de certains recensements ou de documents divers. Ainsi, vouloir faire l'histoire de la communauté noire au Québec demeure œuvre difficile, comme l'ont montré encore récemment les efforts de ceux qui ont voulu s'intéresser au cas d'un prétendu cimetière d'esclaves à Saint-Armand, dans les Cantons-de-l'Est.

VOIR PAGE F 2 : NOIR

La société
de l'époque
conçoit
les Noirs
comme des
hommes-
enfants

com-

LIVRES

NOIR

Dans l'univers du spectacle, on découvre aussi que le Noir joue au pays des neiges un rôle d'attraction indéniable

SUITE DE LA PAGE F 1

Il revient à Daniel Gay, professeur de sociologie à la retraite de l'Université Laval, le grand mérite d'avoir entrepris une synthèse de l'histoire sociale des Noirs au Québec entre 1629 et 1900. Son travail, soigné, considérable, apparaît déjà comme incontournable.

Ce sociologue doublé d'un ethnologue s'est intéressé au profil socioéconomique des Noirs, à la représentation que l'on se fait d'eux à l'époque ainsi qu'à la perspective raciale qui prédispose alors aux rapports entre les communautés.

Dans les écrits qu'il a fouillés, le Noir apparaît souvent sous les traits d'un Hercule élané, souple et fort. L'analyse de récits de voyage montre qu'une réflexion embryonnaire sur la physiologie des Noirs existe à l'époque au Canada. On y voit entre autres que le sang du Noir ne serait pas de la même qualité que celui des Blancs... Depuis le Soudan, un certain Gaston Labat, un bon Canadien français, raconte aussi que son ami a failli devenir lui-même noir après avoir bu du lait d'une femme nègre. L'histoire ne dit pas comment il en était venu à boire de ce lait-là...

Plusieurs autres textes considérés par Daniel Gay mènent à conclure que la société de l'époque conçoit les Noirs comme des hommes-enfants, c'est-à-dire sans capacité intellectuelle vraiment développée. Les Noirs sont ainsi perçus régulièrement comme des êtres inférieurs, incapables d'efforts intellectuels soutenus, des êtres par ailleurs rieurs, voire insolents, tout autant que peureux, malpropres et, soulignons-le, immoraux. Le Canadien français fantasme en effet beaucoup sur la vitalité sexuelle de l'homme noir.

Dans l'univers du spectacle, on découvre aussi que le Noir joue au pays des neiges un rôle d'attraction indéniable. Les bonnes fanfares, très à la mode alors, se font un honneur de présenter un ou même plusieurs «Africains» comme cymbaliers habillés tout spécialement. Ces musiciens sont en quelque sorte aux fanfares ce que les mascottes animalières sont aux régiments militaires.

Les «Africains» offrent presque en tout un accent supplémentaire au divertissement du public. Les principales salles de théâtre de Montréal présentent au XIX^e siècle des spectacles de variétés baptisés «Soirées éthiopiennes», «Spectacles nègres» ou «Minstrel Shows». À en croire Daniel Gay, ces numéros sont extrêmement populaires. Est-ce donc ce qui explique le fort succès à l'époque des *By-Town Coons*, ces caricatures d'Henri Julien pu-

bliées dans le *Montreal Daily Star* et qui représentent des politiciens sous les traits négroïdes de joueurs de banjo un peu stupides?

Le racisme est là. Mais au moins le droit change, comme les mentalités. Au XIX^e siècle, il réitère désormais le caractère d'égalité de tous les citoyens de Sa Majesté très britannique. Ainsi, lorsqu'en 1898 un certain M. Johnson et sa compagne sont refusés à l'Académie de musique de Montréal dans les sections pour Blancs, le juge Archibald rend un verdict en leur faveur. Il rappelle que le «règlement» qu'évoque l'Académie de musique à sa défense «est sans aucun doute une survivance des préjugés créés par l'esclavage des Noirs» et que «cette pratique a disparu de nos mœurs». Il souligne en outre que la Constitution «n'admet pas de distinctions fondées sur la race ou sur la classe sociale».

Daniel Gay a le souci de se faire entendre au-delà de la communauté des historiens. L'histoire dont il rend compte lui est naturellement intolérable et il souhaite, en la parcourant, contribuer à une meilleure prise de conscience de l'histoire populaire du Québec afin de favoriser l'inclusion sociale. L'établissement d'une «mémoire collective» québécoise n'a de sens pour lui que dans la mesure où celle-ci comprend des «mémoires multiples et concurrentielles». Il propose donc une réévaluation à la hausse des absents de l'histoire officielle, dont la population noire. Sur le terrain de la nécessaire cohabitation entre les hommes, son livre correspond donc aussi à un appel lancé à notre époque.

fnadeau@ledevoir.com

LE PROCÈS DE MARIE-JOSÈPHE-ANGÉLIQUE

Denyse Beaugrand-Champagne
Libre Expression
Montréal, 2004, 296 pages

LES NOIRS DU QUÉBEC 1629-1900

Daniel Gay
Septentrion
Québec, 2004, 516 pages

LES TRAITES NÉGRÈRES

ESSAI D'HISTOIRE GLOBALE
Olivier Pétré-Grenouilleau
Gallimard, «Bibliothèques des histoires»
Paris, 2004, 474 pages

Les droits versés aux auteurs pour les prêts publics sont en péril

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les écrivains s'inquiètent de l'avenir du Programme du droit de prêt privé (PDPP). Avec le nombre grandissant d'auteurs et de publications inscrites au programme et la stagnation, depuis quelques années, du budget qui lui est rattaché, les paiements versés aux auteurs rétrécissent comme peau de chagrin. Or ces sommes constituent souvent une large part du revenu que les auteurs tirent de leur travail d'écrivain.

En vertu du PDPP, les auteurs reçoivent un paiement pour leurs œuvres cataloguées dans les différentes bibliothèques du pays, une façon de compenser, en quelque sorte, les droits d'auteur non perçus pour le prêt des livres en bibliothèques. «Les parts n'ont pas arrêté de diminuer tout simplement parce qu'il y a de plus en plus de titres et que le budget n'augmente pas en conséquence», lance le président de l'Union des écrivains et écrivaines, Stanley Péan. On soupçonne le gouvernement de vouloir le faire disparaître. Les gens de la Commission [du droit de prêt public] disent que rien n'est garanti pour les prochaines années.

«C'est une rumeur, à aucun moment il n'a été question de l'abolition du programme», corrige la présidente de la Commission chargée d'allouer les sommes aux écrivains, Carole David. L'écrivaine confirme toutefois qu'une grande inquiétude hante le milieu et que des pressions réelles sont exercées sur le ministère. «Il faut absolument augmenter les budgets pour que les paiements demeurent significatifs, sinon ce n'est plus reconnaître les auteurs, c'est rire d'eux.»

L'UNEQ a notamment lancé, à l'instar de toutes les associations d'écrivains canadiennes, une campagne de lettres envoyées à Patrimoine Canada pour demander au ministre, «non seulement de maintenir le budget alloué au programme [...], mais de faire en sorte que celui-ci puisse véritablement compenser les pertes que nous enregistrons à cause du prêt gratuit de nos œuvres dans les bibliothèques», peut-on lire dans la lettre. Quelque 48 000 lettres ont ainsi



ARCHIVES LE DEVOIR

Les auteurs reçoivent un paiement pour leurs œuvres cataloguées dans les différentes bibliothèques du pays, une façon de compenser, en quelque sorte, les droits d'auteur non perçus pour le prêt des livres en bibliothèques.

été acheminées au bureau de la ministre Liza Frulla.

De son côté, la Commission a formulé une proposition de «grille de paiement à taux variable» afin d'amoindrir les impacts négatifs des diminutions avec les années. Cette solution ne fait toutefois pas l'unanimité au sein de la communauté des écrivains parce qu'elle discrimine certains auteurs. La majorité des membres de l'UNEQ s'y opposent d'ailleurs, selon un sondage mené par l'association à titre indicatif. La Commission a décidé de reporter son adoption à l'an prochain, espérant d'ici là obtenir un engagement de la part de Patrimoine Canada. «Il faudrait un montant [supplémentaire] minimal de 500 000 \$, juste pour maintenir le programme à flot», indique Mme David.

Selon les rapports annuels du programme, le budget de la Com-

mission stagne effectivement autour de 10 millions depuis 2001-02, tandis que le nombre des bénéficiaires a augmenté en flèche pendant la même période, passant de 12 150 à 14 400. «La croissance des budgets n'a pas suivi l'explosion de l'édition canadienne», déplore Mme David. L'enveloppe de la Commission a même légèrement décliné de 2002-03 (10,043 millions) à 2003-04 (9,4 millions). «Le budget a été réduit l'an dernier à cause de la situation des marchés financiers», explique Dona Balkan, porte-parole du Conseil des arts du Canada, dont une partie de l'enveloppe budgétaire relève d'un fonds de dotation sensible aux fluctuations des marchés. Mais la Commission ne s'explique pas pourquoi le PDPP, déjà en décalage avec la réalité, en a payé les frais...

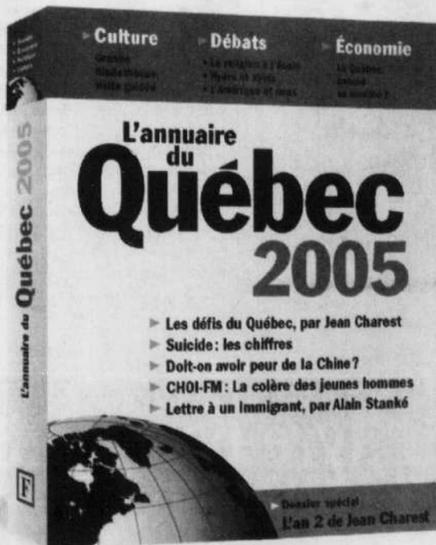
Le Devoir

L'annuaire du Québec 2005

Sous la direction de
MICHEL VENNE
Avec plus de 75 collaborateurs

TOUTE L'ANNÉE EN UN SEUL LIVRE

- ▶ Tous les chiffres: démographie, emploi, santé, culture, économie
- ▶ Une chronologie des grands événements de l'année 2004
- ▶ 200 graphiques, tableaux et cartes
- ▶ Les photos de Jacques Nadeau et les caricatures de Garnotte
- ▶ Des milliers de références bibliographiques
- ▶ Les lois adoptées à l'Assemblée nationale
- ▶ Les principales dates de l'Histoire du Québec
- ▶ Un panorama des études québécoises dans le monde
- ▶ Les livres et les films québécois



PRIX DE LANCEMENT ▶ 24,95\$

29,95 \$ après le 28 février 2005



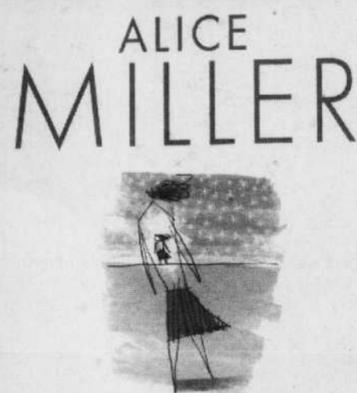
www.editionsfides.com

L'espoir de naître à une authentique liberté intérieure

« Lire Alice Miller ajoutera beaucoup de profondeur et une vérité qui éclaire de tous ses feux. »
Carole Vallières
Le Devoir

« Un de ces petits bouquins qui me fait l'effet d'une bombe. [...] L'étude la plus lucide sur la maltraitance des enfants. [...] J'ai été très touché par cet ouvrage. »
Jacques Languirand
Radio-Canada, Par quatre chemins

« Ça va très loin. [...] Une interprétation très forte. »
Jean Fugère
Radio-Canada, Pourquoi pas dimanche



Notre corps
ne ment jamais

NOTRE CORPS NE MENT JAMAIS
Alice Miller
Éditions Flammarion

Flammarion

Collection Communication - Relations publiques



39\$ Johanne Saint-Charles
et Pierre Mongeau



39\$ Danielle Maisonneuve



39\$ Marianne Kugler



39\$ Lise Chartier

Presses
de l'Université
du Québec

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

LITTÉRATURE

Entretien avec Gilles Marcotte

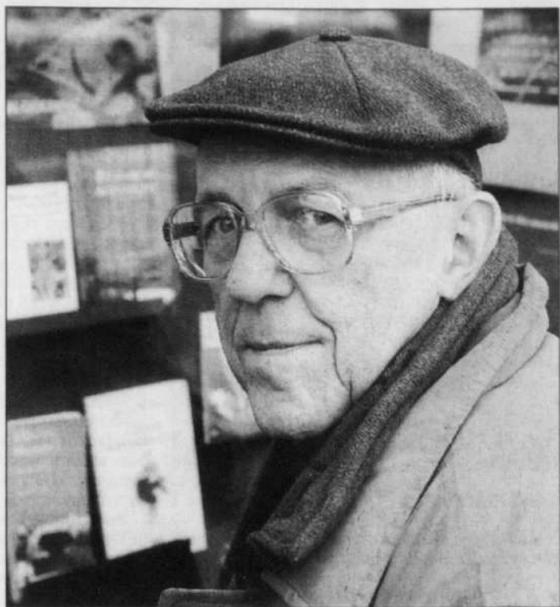
Chassé-croisé autour d'un manuscrit

CAROLINE MONTPETIT

Où d'autre rencontrer Gilles qu'à la librairie Olivieri, sur le chemin de la Côte-des-Neiges, au milieu des livres? Il faut dire qu'en 50 ans de critique littéraire, il en a vu passer, des œuvres de littérature québécoise. Lui qui a suivi les écrivains du groupe La Relève, dont Anne Hébert et Robert Élie, à leurs débuts continue de tenir le fort, à l'aube de ses 79 ans, dans le magazine *L'Actualité*, où il signe régulièrement une chronique de littérature. Gilles Marcotte vient aussi de publier un nouveau roman, *Le Manuscrit Phaneuf*, chez Boréal, tout trempé de ce monde des livres dans lequel il a baigné toute sa vie.

Le personnage principal du roman, c'est un éditeur, Julien Brossard. Un homme qui lit Balzac mais qui publie surtout, suivant les recommandations de l'un de ses conseillers, des auteurs jeunes. Or il se trouve qu'un journaliste et écrivain, devenu sénateur, Arcade Phaneuf, remet à Brossard un manuscrit la veille de sa mort, survenue de façon suspecte à sa maison de campagne, et que ce manuscrit a par la suite mystérieusement disparu.

En entrevue, Gilles Marcotte admet cependant qu'il n'aurait pas voulu être éditeur. Tout au plus s'est-il plu dans le rôle de conseiller, celui notamment de Claude Hurtubise, fondateur des Éditions Hurtubise HMH, aujourd'hui décédé. Être éditeur, cela veut dire avoir un droit de vie et de mort sur les œuvres, droit qu'il n'est pas prêt à assumer. Il se contente plutôt, en tant que critique, d'en orienter le destin. Encore qu'il estime, modestement, avoir peu d'influence, et que les œuvres les plus lues ne sont pas toujours celles pour lesquelles il s'est emballé. Mais être éditeur, cela veut dire aussi, parfois, donner vie à des œuvres contre ses



Gilles Marcotte admet qu'il n'aurait pas voulu être éditeur.

goûts, ce qu'il n'est pas prêt non plus à faire.

Il est tentant de lire dans ce roman certaines références à l'état de la littérature québécoise, notamment sur la question de la langue, qui donne lieu à des prises de bec, au sein de la maison d'édition de M. Brossard, entre le conseiller littéraire, plus jeune, et un correcteur d'un autre âge.

«Jamais, vous m'entendez, jamais je ne laisserai passer de choses pareilles! Des québécoisismes, tant que vous voudrez, mais du jolal à la tonne, à la queue...», rugit ce dernier.

Pourtant, en entrevue, Marcotte se fait plus tendre envers le jolal. «Le jolal ne me fait pas peur», dit-il.

Il n'a rien contre, dit-il, ce qu'il explore, c'est un assouplissement excessif de la langue, qui a parfois pour conséquence qu'on a du mal à exprimer sa pensée, qui reste confuse. Il ne s'identifie d'ailleurs pas aux personnages de ses romans et éprouve dans la vie pour Réjean Ducharme des sentiments exactement opposés à ceux de Julien Brossard.

«Julien a tendance à croire [Ducharme] un peu surfait. Trop de mots, trop d'effets, trop d'esprit. "Terminal cuteness", a-t-il lu quelque part. Une joliesse à mourir. Il ne suffit pas d'être édité chez Gallimard», lit-on dans les pensées de Brossard. Pourtant,

Gilles Marcotte est un admirateur sincère de Ducharme.

En entrevue, Marcotte admet qu'il se demande parfois si on ne publie pas trop de livres au Québec. On en publie infiniment plus, en tout cas, que lorsqu'il a débuté dans la profession. Et alors que, dans les années 60, par exemple, les écrivains québécois auraient pu figurer sur une photo de famille, la production contemporaine est éclatée, diversifiée, multiple.

Cette mouvance des années 60, elle a été aussi marquée par le courant souverainiste. Or Gilles Marcotte, quant à lui, est resté fidèle à ses opinions politiques à travers les décennies. Comme Arcade Phaneuf, le «vilain» de son roman policier, il est résolument fédéraliste. Il dit par ailleurs avoir du respect pour les gens qui font de la politique, cette voie difficile.

Parmi les lectures qui l'ont le plus marqué, il cite Hannah Arendt et Bossuet, et considère encore aujourd'hui que *Le Torrent*, d'Anne Hébert, est l'une des plus belles œuvres de la littérature québécoise.

Œuvre d'un critique réputé, d'un essayiste reconnu, *Le Manuscrit Phaneuf* ne se prive pas de légèreté et se lit avec plaisir, sans heurter personne. Il est vrai que c'est dans une sorte de rêverie qui campe le mystère, reprise entre certains chapitres, que la lecture est la meilleure. Un écrivain mort, un éditeur amoureux, un manuscrit disparu, un policier tout imbu de littérature, des curés et des histoires de cœur louches, c'est un univers déjà un peu suranné, où l'écart entre l'ironie et la nostalgie n'est pas toujours clairs, qui nous est offert ici.

LE MANUSCRIT PHANEUF

Gilles Marcotte
Boréal
Montréal, 2005, 222 pages

Eurydice aux Enfers

Bien qu'il se définisse comme un écrivain populaire et qu'il défende une littérature populaire, Claude Jasmin ne peut être considéré uniquement comme un auteur populaire. Son œuvre est plus riche et plurielle qu'il ne semble au premier abord. À titre d'exemple, son vingt-huitième roman, *Rachel au pays de l'original qui pleure*, parle de la mort, cette peur indomptable tapie au fond du cœur de l'homme. L'infatigable conteur d'histoires se lance dans un polar métaphysique où les morts côtoient les vivants, mêle la réflexion à l'émotion, le suspense à l'action. Le romancier n'a rien perdu de son extrême verdeur.



Suzanne Giguère

humanisme actif s'accompagne d'une dernière réflexion sur la mort. L'esprit serait-il indestructible? Le romancier montre du doigt l'historien Henri Guillemin, qui défendit l'idée que la vie ne se ferme pas sur elle-même, que la mort est un transfert d'existence. «C'est la grande leçon de la mort, on ne s'éteint pas du tout», finit par affirmer Rachel.

Intrigue dans une intrigue

Après cette méditation sur le mystère de la vie après la vie, le roman prend un nouveau tournant. Un suspense mène le lecteur de surprise en surprise. Toujours dans le coma, Rachel multiplie ses fuites hors d'elle-même. Alors qu'elle déambule dans le monde des vivants, elle tombe sur la manchette d'un journal qui annonce sa disparition après un accident de voiture. Lui revient en mémoire le choc terrible de la collision. Elle reprend conscience, ouvre les yeux et découvre qu'elle est enfermée dans un camp de chasse, dans une chambre de bois avec un orignal empaillé. Elle a été kidnappée par un comédien raté et amoureux à qui elle a refusé un rôle dans une série télévisée alors qu'elle était réalisatrice. Blessée, immobilisée, elle ignore tout du funeste projet que nourrit l'acteur énamouré.

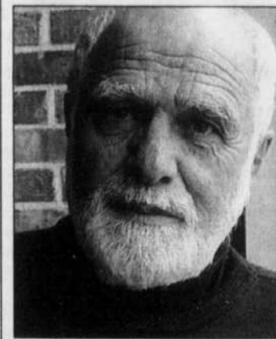
Dans une aventure folle et insensée qui la conduira jusqu'à New York et sur la route du Mexique, des personnages mystérieux entrent dans son existence et accentuent son cauchemar: un géolier ivre, inquiétant, une vieille Algonquienne et son fils complice, un médium, une riche égyptologue bavard... et un orignal apparu entre deux chènes qui verse des larmes. Prise au piège, Rachel se demande comment échapper à l'acteur frustré et contrarié, comment quitter «cette comédie triste inventée par un bouffon triste». Les scènes cocasses se succèdent à un rythme enlevé, puis brutalement le noir revient sur scène. Comme dans le mythe d'Orphée — Rachel se voit comme «une Eurydice aux Enfers» —, elle meurt une seconde fois, dans un dénouement totalement imprévisible.

Quoi, l'Éternité?

Quand le roman commence, Rachel, victime d'un accident de la route, est plongée dans le coma. Flottant dans l'outre-monde, elle ressent une «curieuse allégresse». Comment nommer cette douceur de vivre? «Le bonheur sur du bonheur». Spectatrice du chagrin de Vincent, l'amour de sa vie, elle tente d'entrer en communication avec lui. En vain. Elle demeure invisible aux yeux de tous. Inquiète, elle ressent une certaine détresse: «Quoi? L'Éternité serait... la permission d'errer sans aucun pouvoir sur quoi que ce soit?»

Vivre dans une autre dimension aigüise son sens critique. Elle découvre l'indifférence de ses contemporains, leur égoïsme, leur individualisme forcé. Ce voyage au pays de l'au-delà conduit au bout d'elle-même. «Il faudrait bien que sa nouvelle vie ait un sens.» Du coup, elle voit la vie qu'elle n'a pas osé mener. Elle veut revenir parmi les vivants, se promet d'être plus altruiste, plus solidaire, plus curieuse du destin des autres. Elle se souvient de Vincent et de son fou besoin de corriger l'état du monde. Elle le revoit dans son atelier modeler des personnages nord-américains repus et ronds, symboles d'une humanité d'empiffrés. Sculpter «des anti-Giacometti», comme il disait. Sa manière à lui d'agiter les consciences.

Le bonheur aurait-il comme fondement une vie sans passions égoïstiques, caractérisée par une ouverture à autrui, comme le laisse entendre le philosophe Bertrand Russell que lit son compagnon? Le plaidoyer de Rachel en faveur d'une acceptation joyeuse de la vie et d'un



Claude Jasmin

tion des 10 libraires séquestrés. — *Le Devoir*

Un éditeur de poésie à but «lucratif»

L'un des grands mécènes américains, Charlie Wright, entend fonder une nouvelle maison d'édition de poésie consacrée principalement aux auteurs américains en mi-carrière, avec une fenêtre ouverte sur les poètes émergents. M. Wright est connu dans les cercles artistiques parce qu'il a entre autres épongé les dettes de la Dia Foundation de New York, qui met sur pied des projets artistiques monumentaux et innovateurs. Sa maison d'édition, dirigée par le poète Joshua Beckman, publiera dix titres par année et fait l'audacieux pari de toucher des profits. — *Le Devoir*

ÉCHOS

Biblio Web sur l'Asie

Le jour du Nouvel An chinois a coïncidé avec la mise en ligne d'une collection d'ouvrages sur l'Asie. Depuis le 9 février dernier, une nouvelle collaboration entre le Centre de documentation Robert-Garry et la Direction des bibliothèques de l'Université de Montréal (UdeM) met à la disposition des étudiants et du grand public 47 000 documents du Centre d'études de l'Asie de l'Est (CETASE) de l'UdeM, par l'entremise du catalogue informatisé Atrium (www-atrrium.bib.umontreal.ca:8000). La collection comprend des ouvrages sur la Chine, le Japon, la Corée et le Vietnam, tant en langues occidentales qu'en chinois, en japonais ou en coréen. Elle couvre tous les domaines des sciences humaines et sociales, les arts, les langues et la littérature de ces pays. — *Le Devoir*

Hommage à Jean-Guy Pilon

Les poètes de l'Amérique française organisent, en collaboration avec les Éditions de l'Hexagone, leur prochain récital-concert autour de la figure de Jean-Guy Pilon, le lundi 14 février à la Chapelle du Musée de l'Amérique française, à Québec, à 19h30, et le mardi 15 février à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, à Montréal, à 20h. Le baryton-basse Robert Huard et la pianiste Nathalie Tremblay livreront des œuvres de Franz Schubert, d'Achille Fortier, de Jacques Ibert et de Jean-Sébastien Bach, en dialogue avec les textes du poète. Membre-fondateur de la revue *Liberté* et président-fondateur de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, Jean-Guy Pilon a notamment publié les recueils *Les Cloîtres de l'été* (1954), *La Mouette et le Large* (1960),

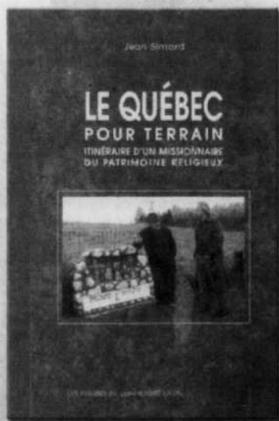
Pour saluer une ville (1963). — *Le Devoir*

À la défense des libraires cubains

Une petite librairie publique du Dakota du Sud, aux États-Unis, élève la voix contre le régime castriste qui, dans la vague d'arrestations de dissidents cubains en mars 2003, a emprisonné 10 libraires indépendants jugés subversifs pour une période de 20 ans. La Vermillion Public Library commande une librairie cubaine qui a échappé à ce sort en lui envoyant des ouvrages tels *1984*, de George Orwell, et une série d'œuvres de l'auteur Mark Twain traduites en espagnol. La librairie américaine s'en prend aussi à l'hypocrisie de l'American Library Association, qui a refusé d'entériner l'amendement par lequel les membres demandaient la libé-

tion des 10 libraires séquestrés. — *Le Devoir*

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Le Québec pour terrain
ITINÉRAIRE D'UN MISSIONNAIRE
DU PATRIMOINE RELIGIEUX

JEAN SIMARD

ISBN 2-7637-8157-8
254 pages • 30 \$COLLECTION
LES ARCHIVES DE FOLKLORE
dirigée par Jean-Pierre Pichette

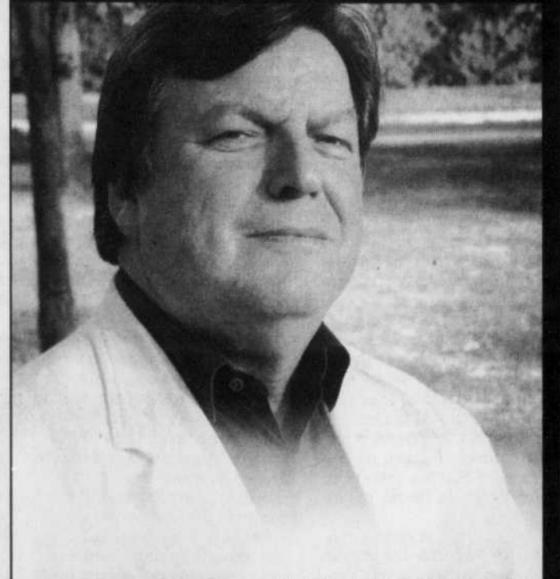
Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

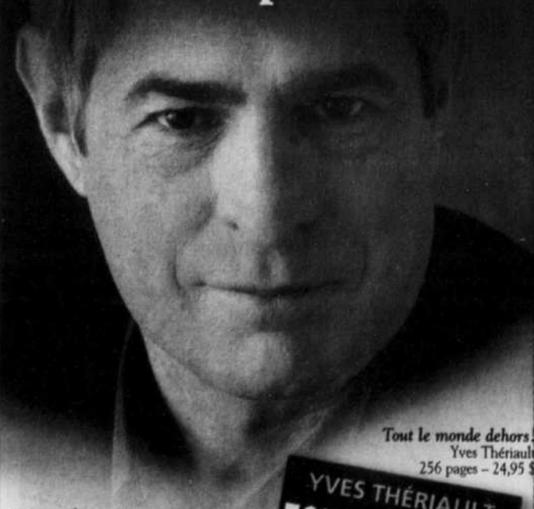
Roman

XYZ
éditeur

L'haleine de la mer, c'est une fine réflexion sur les amours effacées et sur la prégnance de la mort, de même qu'une habile description des îles de la Madeleine.

Normand Cazalais
L'haleine de la merroman
124 p. • 18 \$XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Un livre percutant!

Tout le monde dehors.
Yves Thériault
256 pages • 24,95 \$Le dossier noir
des libérations
conditionnelles
au Québec.Livre inspiré de *Enquêtes sur les libérations conditionnelles*
dès le 24 janvier 21 h
(rediffusions vendredi 19 h,
samedi 13 h)

XYZ

Éditions
Trois-PistolesÉditions
BoréalÉditions
Les ÉchellesÉditions
Libre Expression

En vente partout.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le compas dans l'œil

Avec Nikolski, Nicolas Dickner offre un premier roman éblouissant

CHRISTIAN DESMEULES

Qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest, de la mer des Sargasses, de la banlieue sud de Montréal ou de Tête-à-la-Baleine, ils remontent avec obstination le cours erratique de leur généalogie, à la remorque d'une force évanescente qui les dirige. Sous la plume alerte de Nicolas Dickner, ce sont trois destins parallèles qui s'entremêlent, convergent, se frôlent puis s'évaporent. Un kaléidoscope d'images fortes et de phrases qui claquent. Un roman qui se dévore.

Comme dans sa première œuvre qui nous révélait brillamment, il y a quelques années, sa plume éclatante — portée par les articles déraisonnables d'une improbable encyclopédie —, les personnages de ce *Nikolski* rêvent tous de grands ailleurs et de nulle part éclatants. Ils sont à la merci de leur « nord affectif », cette influence « responsable », écrivait Dickner dans l'une de ses premières nouvelles, de plusieurs grandes découvertes et de quelques naufrages.

En 1989, trois personnages à l'orée de la vingtaine quittent le lieu de leur naissance pour échouer sur une île surpeuplée — Montréal. Noah Riel, né dans une roulotte quelque part au Manitoba, ballotté pendant dix-huit ans par sa mère métis et nomade entre les Rocheuses et l'Ontario, choisit de se fixer et d'entreprendre des études d'archéologie. Joyce Doucet, descendante d'une longue lignée de pirates à l'imagination enflammée, passionnée par l'informatique et l'école buissonnière, décide de fuir définitivement son petit village de la Basse-Côte-Nord.

Derrière le comptoir d'une librairie d'occasion de la Petite-Italie, pour sa part, enseveli sous les Canadianas et les piles jaunies de mensuels illustrés, le narrateur à temps partiel de ce roman, dont le « nom n'a pas d'importance », est de la race des voyageurs immobiles: « Ma vie obéit à l'attraction des livres, le faible champ magnétique de mon destin subit la distorsion de ces milliers de destins plus puissants et plus intéressants. » Il porte autour du cou un compas déboûssolé — un « compas Ni-

kolski » —, seule relique d'un géniteur absent depuis toujours, pointant sans raison vers un minuscule village des îles Aléoutiennes (Nikolski), à la pointe sud de l'Alaska. « Mais les anomalies sont comme les obsessions: toute résistance s'avère inutile. »

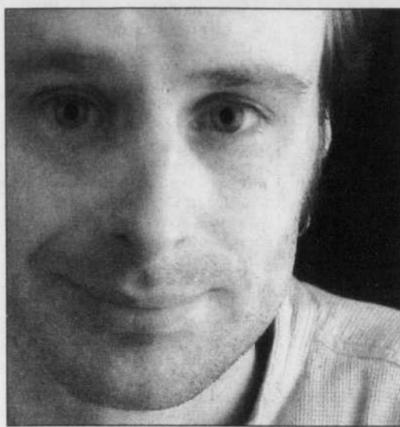
Migration et magnétisme

Tous les trois, qui se retrouvent sans se connaître dans la grande ville, ont quelques gènes en commun avec Jonas Doucet, de Tête-à-la-Baleine, parti de chez lui à quatorze ans et longtemps opérateur radio dans la marine marchande — un membre de cette étrange confrérie « à mi-chemin entre l'électronique et le chamanisme ». Des marins spécialisés que l'on pouvait voir « croupir dans les bistros portuaires, l'air de griots blasés, incapables de communiquer autrement qu'en pianotant des salves de morse sur leurs chopes de bière ».

Revenu sur la terre ferme après dix années de dérive au long cours, Jonas Doucet croiera tour à tour la mère de Noah, puis celle du narrateur sans nom. Puis presque plus rien: quelques lettres, des cartes postales, un compas de marine miniature et une légende. Ce Jonas Doucet est également l'oncle de Joyce, flibustière déterminée...

Un livre sans couverture, constitué des fragments de trois ouvrages décapités, relie entre eux ces trois « héros »: des bouts d'une ancienne monographie sur les îles aux trésors, un traité historique sur les pirates des Caraïbes et vingt-cinq pages de la biographie d'Alexander Selcraig, naufragé sur une île déserte. Un livre « sans visage » à la trajectoire aussi fascinante que ses lecteurs d'occasion.

En accéléré: Noah fera la rencontre d'une mystérieuse jeune femme engagée qu'il suivra jusque sur une île au large de la côte du Venezuela. Joyce répondra aux sirènes du piratage informatique, tandis que le bouquiniste d'occasion continuera de voyager par la pensée. Dix années plus tard, en 1999, à la faveur de quelques hasards bien tissés et impossibles à résumer ici, le cercle du récit se refermera partiellement et tous



Nicolas Dickner

ANTOINE TANGUAY

ces personnages colorés se rapprocheront peu à peu, avant de s'évanouir dans la nature.

Une ironie chatoyante

Abordant un questionnement *soft* sur la paternité et, plus largement, sur les liens familiaux, le nomadisme et l'immigration, *Nikolski* se veut aussi une sorte d'hommage direct aux livres comme entités vivantes, organismes contagieux et mouvants. C'est aussi une fable déjantée sur les artefacts de la société de consommation (débris d'ordinateurs, souvenirs fêlés), sur l'indigénisme et l'Amérique continentale. Et tandis qu'elle explore, à sa façon, le registre des « nouvelles solidarités », cette constellation de personnages solitaires et déracinés apprend et réinvente les gestes du partage et de l'amitié.

Dire de Nicolas Dickner qu'il est doué relève de l'euphémisme: l'évidence crève les yeux. Un imaginaire débridé. Une prédilection pour les univers aquatiques et les mécaniques bien fluides. Des phrases à la précision chirurgicale, portées de la première à la dernière page par une ironie subtile et chatoyante. De multiples cas de bibliophilie légère ou aggravée. Et puis des îles, des livres, des rencontres: on croirait lire un Jacques Poulain altermondialiste, mêlé d'Amélie Poulain, de Borges léger et de Louis Hamelin *on the road*. Cela s'appelle du Nicolas Dickner.

Cartographe autant que rêveur, mélangeant le vrai et le flou, l'écrivain de 32 ans, originaire de Rivière-du-Loup mais établi depuis quelques années à Québec, cultive une érudition factice et maîtrisée sous laquelle couve une folie peu ordinaire. Lauréat du prix Adrienne-Choquette pour un premier et formidable recueil de nouvelles intitulé *L'Encyclopédie du petit cercle* (L'Instant même, 2000), conteur hors pair à la verve joyeuse, Nicolas Dickner se tient loin de l'introspection lourde, des lamentations dépressives et de la pose sincère, faisant peut-être sien ce précepte d'Hemingway: « La tristesse se résout dans un bar, jamais dans la littérature. »

Du véritable bonbon, en somme, peut-être pas ce qu'il y a de plus long en bouche (on pourrait peut-être lui reprocher un certain manque de profondeur), mais éclatant de saveur et truculent au possible. Et promet- teur. Débordant de projets, avec d'autres romans et la suite des nouvelles « encyclopédiques » sur sa table de travail (voir son nouveau blogue intitulé *Visibilité variable*: www.tahetu.org/nico), en voilà un qui n'a pas fini de nous faire voyager. Pour notre plus grand bonheur et pour celui de la littérature d'imagination.

NIKOLSKI

Nicolas Dickner
Nota Bene, coll. «Alto»
Québec, 2005, 328 pages

Entretien avec Didier Van Cauwelaert

La puissance de l'individu

CAROLINE MONTPETIT

La présidence des États-Unis, le Vatican, un télévangéliste, le nec plus ultra de la recherche scientifique, ce n'est pas une mince équipe que le pauvre Jimmy, héros de *L'Évangile de Jimmy*, de Didier Van Cauwelaert, a sur le dos. Et pourtant, la romanesque aventure qui lui arrive dans ce roman l'amènera à découvrir ses forces intérieures secrètes.

Yeux bleus, large sourire, l'écrivain Didier Van Cauwelaert, de passage à Montréal cette semaine, affirme ne pas être du genre angoissé. Pourtant, soutient-il en entrevue, il détecte assez bien les inquiétudes des autres. Et tente d'y répondre.

C'est peut-être cette attention aux préoccupations ambiantes

qui lui a fait pondre ce thriller mystico-politique. Le roman débute comme si on était en pleine science-fiction. En 2015, alors que les États-Unis sont présidés par un républicain homosexuel, que chacun porte sur lui sa carte génétique, que l'État a imposé des règlements pour contrôler l'obésité, un homme du nom de Jimmy découvre qu'il est le fruit d'une expérience de clonage à partir de traces de sang prélevées sur le linceul de Turin. Bref, à 32 ans, il est le clone vivant du Christ!

Il faut dire aussi que les étranges pouvoirs dont Jimmy se trouve du coup doté: capacité de guérir les humains et les arbres, de donner de la nourriture aux méchants, etc., le troublent au plus haut point. On le serait à moins...

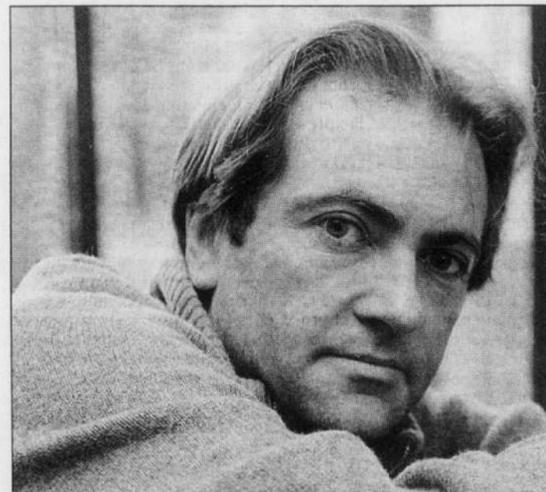
Mais de science-fiction, le roman devient tout d'un coup très réaliste. Je ne vous dis pas pour-quoi, vous le trouverez bien.

Et en entrevue, Didier Van Cauwelaert affirme vouloir rendre la réalité, du moins celle qu'il perçoit, plus compréhensible. Pour lui, par exemple, il est évident que plusieurs pays du monde, dont les États-Unis, travaillent sur le clonage humain, en dépit des interdits légaux.

« Le brevet dont je parle dans le roman existe vraiment », ajoute-t-il d'ailleurs. Pourtant, le clonage pur est impossible, puisque des variantes seront toujours apportées par la composante femelle du clone.

Quant à certains pouvoirs paranormaux, qui permettraient par exemple de guérir des arbres, il y croit aussi. Car si l'héritage spirituel qui échoit à Jimmy est douteux, son pouvoir personnel, celui qui est accessible à tous, lui est révélé à travers les épreuves.

Reste que les forces à l'œuvre dans ce roman, pouvoir politique, corruption, propagande, n'ont rien de réjouissant et qu'elles ressemblent étrangement à celles que l'observateur le moindre-



Didier Van Cauwelaert affirme vouloir rendre la réalité, du moins celle qu'il perçoit, plus compréhensible.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ment averti soupçonne déjà dans le monde d'aujourd'hui.

« Le monde que je dépeins, explique Van Cauwelaert, c'est celui d'aujourd'hui, mais en pire. »

Il est d'ailleurs intéressant de noter que, mis devant l'éventualité d'une résurrection du Christ, chacun, en dehors du principal intéressé, tente de

trouver son profit.

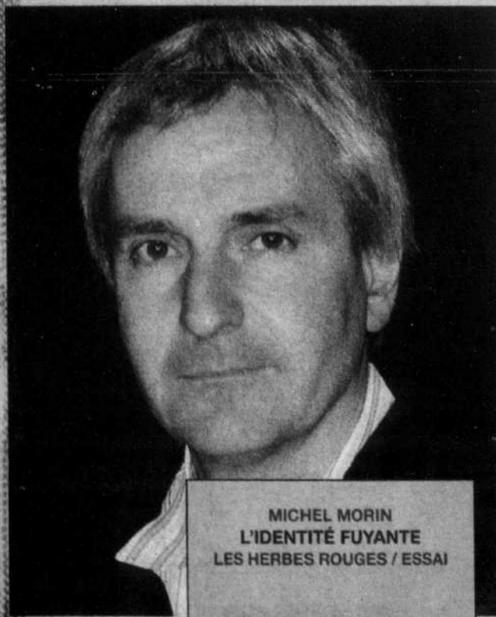
L'écrivain reconnaît pour sa part s'être beaucoup intéressé à la Bible et au Coran. En entrevue comme dans son roman, il blâme saint Augustin pour avoir introduit la notion de péché originel héréditaire dans la Bible, par le biais d'une mauvaise traduction. Il blâme aussi toutes les interprétations machistes du discours du Christ qui ont travesti la pensée de celui qui était, selon lui, « le plus grand féministe de tous les temps ».

Chose certaine, le monde que dépeint Van Cauwelaert, une sorte de caricature du nôtre, est tout sauf pur. Et l'écrivain reproche justement aux fondamentalistes de tout poil de chercher une pureté qui sera toujours inexistante. Cette pureté là, dit-il, est « chimérique et dangereuse ».

Tout ce qui reste à tout un chacun, fût-il réparateur de piscine comme Jimmy, c'est de trouver son pouvoir intérieur et de suivre sa mission jusqu'au bout. En espérant que ça marche.

L'ÉVANGILE DE JIMMY

Didier Van Cauwelaert
Albin Michel
Paris, 2004, 432 pages

MICHEL MORIN
L'Identité fuyanteMICHEL MORIN
L'IDENTITÉ FUYANTE
LES HERBES ROUGES / ESSAI

184 p., 16,95 \$

Un livre accessible à tous.
Même à un nationaliste pressé.

LES HERBES ROUGES / ESSAI

GUYLAINE
MASSOUTRE

Franz Bartelt est l'auteur d'une dizaine de romans et de plusieurs essais consacrés aux Ardennes, un coin de France excentré, sauvage et fort boisé, qui chante sous les sources et qu'il partage avec Rimbaud. Dans ses romans, il a su trouver un ton poétique et fantaisiste, aux couleurs d'une enfance qui a duré.

Ce qui le caractérise? L'auto-dérision, toujours là, même dans les réalités difficiles (*Le Costume*, *Les Bottes rouges*, *Le Grand Bercail*, *Charges comprises*, chez Gallimard). Cherche-t-il la réconciliation et la paix plutôt que la justice car celle-ci ne serait pas de notre monde? Suivons cette piste dans *Le Jardin du Bossu*, publié dans la Série noire.

Qui ose dire que le roman français souffre de corsetage guindé sera démenti par les Bartelt, Pen-

nac, Benacquista, Vargas et autres romanciers astucieux qui pratiquent le genre avec brio. Paris continue de produire de sémillants enfants de Jacques Prévert, Marcel Aymé et Boris Vian.

Plusieurs de ces rejets ont peut-être les cheveux blancs, mais leur cabotinage tendre et critique entretient cet esprit d'anarchie et de joies libertaires qui fait aussi du roman français un objet léger, populaire et de qualité.

Une langue imaginative

Le Jardin du Bossu raconte l'histoire d'un con, un coquin, pas mal voyou, « niqueur né », que sa femme a jeté sur le palier et sommé de revenir avec un boulot. Le voilà dans le pétrin. Il n'a pas de meilleure idée que de suivre un gugus alcooloparasseux et parasite, un pilier de zinc le plus souvent bourré, pour lui piquer son pognon.

La situation donne lieu à des gags et des jeux de langue, issus

de la rencontre hirsute de deux clampins. C'est à qui sera le meilleur bon à rien tout en officiant aux promesses de l'imagination. Voici en quels termes le facteur d'effraction décrit l'appartement du saouillard: « Ça chourpouillait le vomi de blanc limé, mais le décor en crachait. [...] Il fallait qu'il ait de la tirelire pour entretenir un palais aussi classe. » C'est qu'il a un goût d'esthète et du vocabulaire et de qualité.

Décontracté mais « la volonté bandée », le voleur mijote son homicide lorsque la situation se retourne. Le rire vire au vinaigre. Imaginez le texte quand le personnage voit sa tête d'imbécile. Pas d'orgueil mal placé! Cependant, imagination de romancier oblige, l'histoire bascule dans un bon scénario d'action. Lecteurs, n'espérez pas, vous ne vous en laverez pas les mains!

Le plus amusant vient lorsque la connerie change de camp. « Il me fi-

chait en vrille, le con. Les nerfs. Je sentais que je me débouillais », c'est un peu ce que chacun se dit à tour de rôle selon que, dans la bagarre, il a le dessus ou se fait boxer dans un angle. Pris au fond d'une cave à creuser un trou ou ligoté dans un beau salon, l'antihéros de l'histoire fait aller son bagou, ses pensées émaillées de bêtises s'envolant dans un registre étendu qui à tousjours fait la joie des amateurs de langue verte. Les niveaux de langue cascadedent en pétillant.

Cocasse et pas si bête

Au fil du temps romanesque, le monde apparaît en filigrane, puis meuble l'attente jusqu'au premier plan. La curiosité du lecteur demeure bien dirigée. Le suspense s'étend aux objets, à l'amour, aux considérations sur les vedettes et les médias, bref à maints faits et potins de la vie quotidienne, essentiels ou non, qui font la manchette et la vie d'un journal.

On passe par tout et rien: l'auteur attablé à sa tâche, se parodiant lui-même en situation de prisonnier, les grimaces et les plaisirs forcés. Arrive la scène cochonne, que chérissent les friands de série noire. À tout objet ses spécialistes! Quant survient le dénouement, après un moment creux, toujours pas de déception. Pas la peine de boudier son plaisir. Au bout du compte, ce petit roman sert un choix varié aux amateurs d'imagination aussi tordeuse qu'épicée!

LE JARDIN DU BOSSU

Franz Bartelt
NRF Gallimard, « Série noire »
Paris, 2004, 186 pages

Les poètes de l'Amérique française

En collaboration avec les éditions L'Hexagone

Proposent

Un récital de Jean-Guy Pilon

Avec la participation exceptionnelle de :

Denise Desautels et Hélène Dorion

Avec Robert Huard, baryton-basse et Nathalie Tremblay, piano

Une présentation de Guy Cloutier

Lundi 14 février, à 19h30

Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, Côte de la Fabrique, Québec
(418) 692-2843

Mardi 15 février, à 20 h

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
465, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
(514) 872-2266

ESSAIS

PHILOSOPHIE

L'Europe des langues

GEORGES LEROUX

Avant d'être un projet politique, l'Europe est d'abord une histoire et une culture. L'affirmation de cette identité ne va pas toutefois sans difficultés, il suffit de penser à la diversité des langues qui la composent. À plusieurs égards, le chantier actuel de l'Europe politique repose en effet sur une vaste entreprise de rationalisation des droits nationaux, mais cette entreprise révèle vite ses limites si l'effort d'interprétation n'inclut pas les différences de culture qui se manifestent d'abord dans les langues nationales. Que la philosophie occupe sur ce terrain une place centrale n'étonnera personne, compte tenu de l'importance, au cœur même du projet politique, des idéaux de rationalité, de liberté et de tolérance qui sont à la base de la Déclaration universelle des droits. Or la philosophie est précisément le domaine de la culture où la langue met rapidement en présence de l'intraduisible. Comme le suggère si justement Barbara Cassin dans la présentation de ce *Vocabulaire européen des philosophies*, il n'y a pas d'Europe chosifiée, mais une Europe en voie de formation sur la base de la pluralité de ses héritages. La langue philosophique imprègne désormais toutes les cultures européennes et constitue la dynamique de cette évolution.

Le défi est immense, la méthode, passionnante, il s'agit de tenter de retracer les réseaux qui, dans les langues européennes (mais pas seulement, car l'hébreu et l'arabe jouent ici un rôle de souche essentielle), permettent de penser une question, un problème, un concept. *Pravda*, est-ce justice ou vérité? L'histoire du grec et du latin est au cœur de tout ce travail, ce qui favorise de vastes discussions historiques, mais les auteurs des quatre cents entrées de ce livre circulent autant dans la diachronie que dans l'échange contemporain. Le projet de ce *Vocabulaire* n'est pas seulement de protéger le patrimoine lexical des langues nationales, qui pourrait en effet se trouver menacé par une homogénéisation culturelle, favorisée par la domination de l'anglais technocratique et une certaine philosophie analytique, mais aussi de résister, en sens inverse, à une sorte de nationalisme de la langue, qui justifierait l'intraduisible pour favoriser l'idiosyncrasie de chaque langue. Ni universalisme logique donc, ni nationalisme crispé, mais, reprenant un mot de Deleuze, déterritorialisation, exploration de la richesse des multiplicités, renforcement de convergences.

Déjà Husserl disait que l'Europe est d'abord l'unité du concept de la raison. Chaque entrée de ce *Vocabulaire* montre la difficulté de le vérifier sur le terrain: qu'est-ce qui relie, par exemple, *polis*, *politics* et *policy*? Que la pensée européenne puisse être rapportée, presque géographiquement, à l'Europe des langues constitue un projet dont la méthode mérite discussion. Elle est mise en œuvre depuis plusieurs années dans des centres comme le Lessico intelletuale eu-

ropeo de Rome ou le Forum for European Philosophy de Londres, et elle repose sur un désir de comprendre qui est d'abord un respect de la particularité. Son point de départ est l'histoire; la signification des termes qui soutiennent la pensée européenne ne peut pas être détachée de leur formation, et dans le moment actuel de résolution politique de cette histoire, chaque langue est pour ainsi dire en mouvement vers toutes les autres. Les systèmes d'emprunt, les influences profondes ou superficielles, les résistances de toute nature, tout cela fait partie des défis de ce *Vocabulaire*.

Les langues ne sont pas seulement le résultat d'histoires particulières, elles sont aussi des perspectives concrètes et actuelles, chacune constitue une vision du monde. Parcourir les entrées de ce livre qui deviendra rapidement essentiel, c'est en constater d'abord la richesse sur ce double plan de l'histoire et de la vision du monde: la rubrique «acteur» ouvre sur la notion de personne; «amour» remonte de la philia grecque à l'agapè chrétienne pour aboutir chez Kant, et que dire de ces entrées qui sont de véritables petits traités, comme «conscience», «folie» ou «vérité»? Plusieurs entrées dépassent le niveau lexical, par exemple les entrées sur les langues elles-mêmes, ou encore celles qui portent sur des ensembles. Comment comparer «moral sciences» et «geisteswissenschaften»?

Dans ce vaste ensemble, certaines langues sont des matrices si durables qu'elles semblent des puits sans fond, d'autres sont si particulières qu'elles pourraient n'avoir jamais traversé leurs frontières, d'autres enfin paraissent dépourvues de toute influence: comment comparer l'allemand et le grec à l'italien ou aux langues scandinaves? Et pourtant, tout cela est l'Europe; Dante, Machiavel et Vico sont rien moins qu'indispensables (voyez «virtù») et Kierkegaard interprétant Hegel est bien plus qu'une relecture. Les Portugais, les Espagnols occupent des marges, dont les espaces sont hérités de leurs ancêtres latins, et on les voit créateurs dans l'expression du sentiment. Le destin du fado appartient-il à la philosophie? Ce *Vocabulaire* l'affirme sans hésiter et, sur bien d'autres termes qui ont façonné la pensée européenne, il ne faut pas hésiter à suivre ses auteurs dans leurs explorations audacieuses du territoire des langues nationales. Novateur, il apporte une mine de textes et provoque une myriade de croisements qui lui méritent une place dans toute bibliothèque, entre le Robert étymologique et le vieux Lalande, qu'on n'éliminera pas pour autant.

VOCABULAIRE EUROPÉEN DES PHILOSOPHIES. DICTIONNAIRE DES INTRADUISIBLES.
Sous la direction de Barbara Cassin, Le Seuil et Le Robert, Paris, 2004, 1530 pages

Les maîtresses d'école occupent une place importante dans l'imaginaire québécois. Les historiennes Andrée Dufour et Micheline Dumont le constatent et en proposent une interprétation: «Le personnage de l'institutrice acquiert une force symbolique puissante parce que la presque totalité des enfants la côtoient durant une période significative, qui augmente à mesure qu'on avance vers la fin du XX^e siècle. L'image de l'institutrice n'atteint pas l'importance du rôle de la mère, mais sa force de représentation est visible dans toute la littérature romanesque et la mémoire collective.» Qui, en effet, ne se souvient de quelques-unes de ces femmes de son enfance (salut, dans l'ordre, aux miennes, les Huguette, Denise, Diane, Paulette, Thérèse, Armande, Pierrette et... Louis-Philippe!) et ne connaît, comme si elles faisaient partie de la famille, Emilie Bordeleau et Virginie Boivin?



Louis Cornellier

Leur histoire, pourtant, n'a jamais vraiment été racontée comme telle. L'historiographie québécoise en traite, au passage, dans plusieurs de ses travaux consacrés à l'éducation au Québec, mais leur histoire en tant que femmes dévouées à l'éducation des enfants attendait encore sa synthèse. Voilà, désormais, qui est fait, grâce à cette *Breve histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, signée Andrée Dufour et Micheline Dumont, deux historiennes spécialisées en histoire de l'éducation et, dans le cas de la seconde surtout, en histoire des femmes.

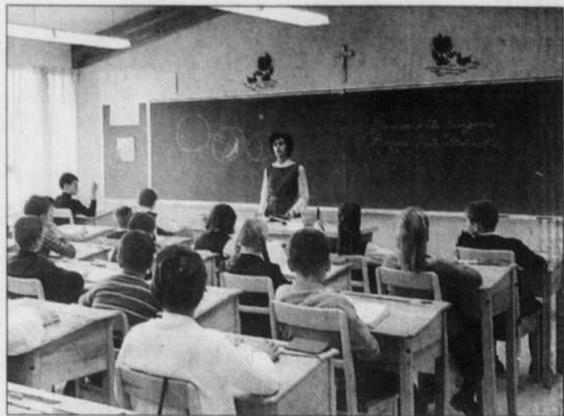
Des religieuses-enseignantes de la Nouvelle-France aux professionnelles de l'enseignement primaire d'aujourd'hui, c'est tout le parcours québécois de ces femmes si nécessaires et trop longtemps exploitées que reconstruit cette brève histoire. On y suit l'évolution du métier d'institutrice dans ses processus de laïcisation, de professionnalisation et de modernisation à partir d'un angle féministe qui ne perd jamais de vue l'ensemble des problématiques sociales et politiques liées à la question.

Les chapitres qui couvrent les périodes 1846-1899 et 1899-1939 s'enfargent un peu dans les détails, mais l'ensemble reste plutôt rythmé et fort instructif. Ce qui en ressort, c'est, selon la formule de l'historien Jean-Pierre Charland, «la précarité érigée en système» qui a marqué le métier d'institutrice jusqu'aux années 1950. Moins payées que leurs confrères masculins, qui ne gagnent déjà pas beaucoup, placées sous la haute surveillance d'autorités arbitraires et souvent incompétentes, congédiées en cas de mariage, les institutrices d'avant la Révolution tranquille ont eu la vie dure. C'est, en grande partie, à l'une d'entre elles, l'admirable Laure Gaudreault, qui s'est lancée dans l'action syndicale en 1936, qu'elles doivent l'amélioration subséquente de leurs conditions.

Ce qui ressort, aussi, de cette synthèse, c'est l'ancienneté et la persistance de certains préjugés à leur égard. Durant les premières décennies du XX^e siècle, remarquent Dufour et Dumont, et même avant probablement, «le travail des institutrices, religieuses ou laïques, est déconsidéré». Déjà, dans les années 1940, on s'inquiète aussi du «péril féminin», «c'est-à-dire la crainte de la domination des institutrices sur l'enseignement public». «Dans plusieurs milieux, ajoutent les historiennes, la faible persévérance scolaire des garçons est en effet attribuée aux institutrices.» Il y a des traditions, semble-t-il, qui ont la couenne dure.

Ouvertement favorables à leur objet d'étude, Dufour et Dumont n'hésitent pas, dans le dernier chapitre de leur ouvrage, à prendre fait et cause pour les institutrices d'aujourd'hui (et leurs confrères) en soulignant que leur tâche, depuis la fin de l'âge d'or de l'éducation que constitue la période 1960-1975, s'est considérablement alourdie (compressions budgétaires, intégration des élèves handicapés ou ayant des difficultés d'adaptation, intégration des immigrants, enfants indisciplinés, jargon pédagogique de plus en plus complexe) et qu'elles souffrent, en plus, d'une injuste déconsidération sociale.

Cette *Breve histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, c'est ce qui fait son charme, contient, en filigrane, un hommage bien mérité à ces femmes qui ont instruit et dégrossi, au prix d'un engagement de tous les instants, des générations de petits Québécois: «Elles s'appelaient "Mademoiselle", "Ma sœur". Elles se nomment désormais "Chantal, Nathalie, Caroline". Avec elles, nous avons tous et toutes appris à lire et à écrire. Longtemps, nous avons ap-



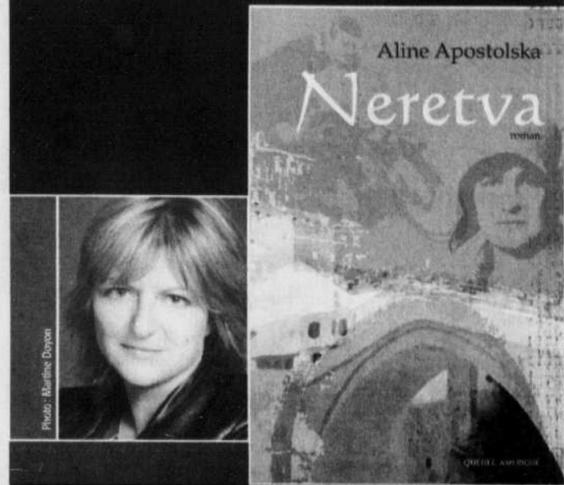
Une institutrice et sa classe au début des années 60.

pris à écouter. Les enfants d'aujourd'hui apprennent à s'exprimer, à utiliser l'ordinateur. L'école change; les enfants changent; l'institutrice, elle, demeure toujours le maillon indispensable de l'ensemble du système éducatif.» Il fallait le raconter.

louiscornellier@parroinfo.net

BRÈVE HISTOIRE DES INSTITUTRICES AU QUÉBEC DE LA NOUVELLE-FRANCE À NOS JOURS
Andrée Dufour et Micheline Dumont
Boréal, Montréal, 2004, 222 p.

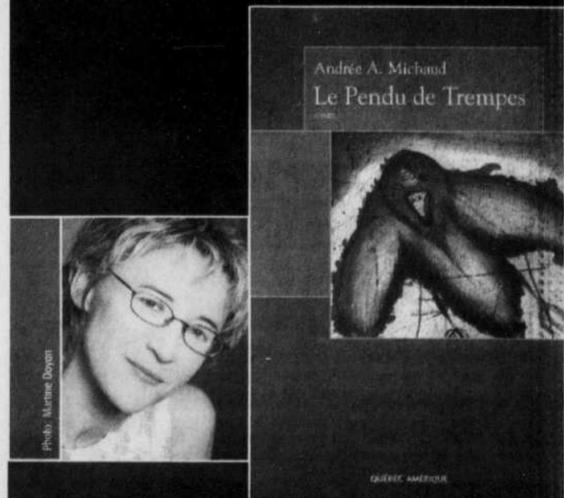
Aline Apostolska



Un fleuve, la Neretva; une région, les Balkans; une grand-mère, Bernarda; puis l'Histoire et les histoires de ces quatre générations racontées par la dernière descendante de cette véritable dynastie.

Neretva, un roman-fleuve au plus noble sens de l'expression.

Andrée A. Michaud



Pourquoi Paul Faber s'est-il pendu dans la clairière près du triste village de Trempe? N'est-ce pas lui qui avait dit, vingt-cinq ans avant: «Je n'accepterai de mourir qu'au jour où j'aurai eu la preuve de l'existence de Dieu?»

Félicitations à Andrée A. Michaud Finaliste au Prix des collégiens 2005

Trois-Pistoles: 10 ans et toutes ses dents!



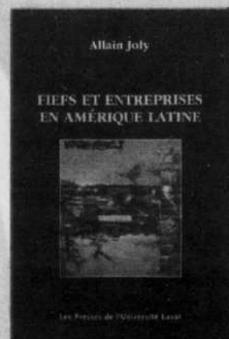
BEST-SELLER! 3^e ÉDITION
«Un chef-d'œuvre!»
Réginald Martel



Un vrai coup de cœur!

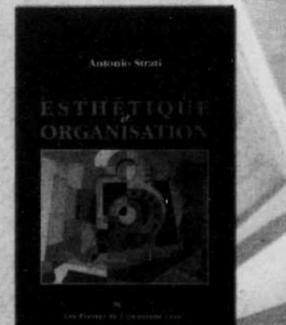
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

COLLECTION SCIENCES DE L'ADMINISTRATION dirigée par Jean-François Chanlat



Fiefs et entreprises en Amérique latine
Allain Joly
ISBN 2-7637-8086-5
164 pages • 20 \$

Esthétique et organisation
Antonio Strati
Traduit de l'anglais (*Organization and Aesthetics*, Sage, 1999) par Catherine Roussey



ISBN 2-7637-8108-X
332 pages • 35 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

BLOC-NOTES

Nid de crabes



Odile Tremblay

Quand ça part croche, tout le convoi déraille. Depuis que Téléfilm et la SODEC ont décidé de couper les vivres au Festival des films du monde en créant une course à la succession, le diable est dans la cabane.

Sans vouloir refaire une fois de plus l'anamnèse du cas (oui, on finit par y accoler un langage de psychothérapeute), un résumé s'impose...

Il était une fois un Serge Losique, président d'un FFM en manque de souffle qui refusait de réaligner son tir.

On connaît la suite: semonces des bailleurs de fonds, appel d'offres, projets des candidats rédigés à la onzième heure, délais, retards. Alouette!

En décembre, le leadership d'un nouveau rendez-vous de cinéma fut confié à l'Équipe Spectra (qui coordonne déjà plusieurs manifestations culturelles). Triste débandade pour le Festival du nouveau cinéma, favori de bien du monde...

Son président, Daniel Langlois, allait siéger au conseil d'administration du futur rendez-vous, nous a-t-on expliqué. Une fusion entre les deux événements était envisagée...

Ah bon!

On a laissé la chance au coureur, tout en se grattant la tête. Bizarre, ce feu vert à l'Équipe Spectra — étrangère au milieu du cinéma. Quand même... Daniel Langlois avait tellement fait pour le septième art à Montréal. Il préside le Festival du nouveau cinéma après l'avoir sauvé de la ruine, a financé le complexe de salles Ex-Centris avec ses deniers personnels.

À vue de nez, la fusion éventuelle entre son festival et celui de Spectra semblait dès le départ un mariage forcé, d'où la mariée se sauverait *in extremis*. Et au mo-

ment de mettre cette chronique sous presse, l'avenir de l'union semble bouché. Les fiancés se font grise mine.

De fait, Claude Chamberlan, qui dirige le Festival du nouveau cinéma, fulmine en voyant que le Rendez-vous de Spectra adopte les mêmes dates que lui en 2005 et crie au manque de respect. Le climat est houleux.

Ça fourmillait pourtant de personnalités du cinéma jeudi matin à la conférence de presse de Spectra célébrant le lancement du nouveau festival, mais la tension était palpable.

Ah! le malaise devant tous ces distributeurs siégeant au conseil d'administration du festival Spectra! On veut bien croire en la bonne foi de ces braves gens, mais que de conflits d'intérêts en vue! Bonjour la tentation d'influencer l'équipe de programmation, en tentant de pousser ses propres films! Étrange structure...

On n'a rien contre Spectra, sauf que, derrière sa victoire, on sent la volonté d'État de privilégier la business sur le contenu. Alain Simard et son groupe peuvent mettre du faste autour d'un rendez-vous culturel, courtiser de gros noms d'artistes, huiler effica-

cement une mécanique. Soit! Mais Langlois et son équipe avaient une expertise, un bon goût, une programmation intelligente...

Les festivals de cinéma occupent une case à part dans l'univers des manifestations culturelles. Ils possèdent leurs chapelles et leurs dostoïevski, leur jargon et leurs ficelles, leur érudition cinéphilique, leur snobisme et leurs codes, comme une vieille monarchie. Ne s'y creuse pas une niche qui veut!

Vous me direz que le regroupement de Spectra a recruté Moritz de Hadeln comme directeur artistique justement pour ça. Après tout, l'homme a tenu pendant 22 ans la barre du Festival de Berlin, deux ans celle de la Mostra de Venise. Ejecté des deux rendez-vous, ajoutent les mauvaises langues, mais bon! Moritz de Hadeln connaît certes les arcanes du milieu du cinéma, même si l'univers du septième art québécois lui semble à peu près étranger. On dit qu'il a mauvais caractère, mais bon! On aurait préféré un Québécois. Qui vivra verra!

Et puis, seules les têtes de cochon durent longtemps à la barre des festivals. D'où la difficulté de jumeler deux rendez-vous en mariant leurs directeurs.

Chose certaine, personne n'avait pu imposer à Serge Losique de nouveaux coéquipiers et des directives d'État. Sa barque, il la menait tout seul depuis 28 ans, avec une vision contestable, mais bien à lui.

Le président du FFM combatit toute ingérence durant son long règne. L'État le tasse du chemin et il a la rançune tenace. Contre Moritz de Hadeln, avec qui il croisa le fer quand ce dernier dirigeait la Mostra de Venise et que les dates de leurs festivals se chevauchaient trop. Contre Téléfilm et la SODEC, qui ont tiré le tapis sous ses pieds. Contre Spectra, qui investit son fief.

Serge Losique est un batailleur à la Jean Chrétien, avec des balles de golf à son nom. De fait, ayant fait enregistrer à son profit à peu près tous les titres de festivals possibles pour Montréal, il peut houspiller tout candidat en quête d'un nom de baptême pour un rendez-vous de films et ne se prive pas d'attaquer Spectra.

Rien de très sérieux... Plus menaçantes sont ses poursuites judiciaires, qui pourraient de leur côté, sait-on jamais, faire mouche et bloquer ses rivaux. Les rumeurs veulent que les coffres du FFM soient à sec, que des fournisseurs soient impayés. Avec Dieu sait quel argent, Serge Losique jure que sa 29^e édition roulera à la fin de l'été prochain. Coup de bluff? Sans doute, mais s'il doit tomber, l'atrabilaire directeur entrainera si possible d'autres corps à sa suite. Rumeurs, chantage, poursuites, sable dans l'engrenage: armes diverses et empoisonnées. Les vieux tigres blessés sont les plus dangereux. Attention! Il mord!

Quant au Festival du nouveau cinéma, ses fondations semblent torpillées. Comment pourrait-il vivre longtemps encore sans devenir une annexe du nouveau festival ou sacrifier des forces vives? Son directeur, Claude Chamberlan, mord aussi...

Pour l'heure, cette saga des festivals, à défaut de redorer le blason de Montréal à l'étranger, aura su montrer comment on joue de la pince dans les nids de crabes... Souhaitons-nous un futur capable de faire oublier ces disgracieuses scènes-là. L'être humain vit d'espoir...

otremblay@ledevoir.com

LIVRES D'ART



ARCHIVES DE LA FAMILLE DUGUAY

Rodolphe Duguay dans son atelier parisien, en 1925.

Rodolphe Duguay, artiste à part entière

PAUL BENNETT

Le mauvais sort continuerait-il de s'acharner sur le peintre et graveur Rodolphe Duguay, né en 1891 et décédé dans l'indifférence quasi générale il y a à peine une trentaine d'années? Toujours est-il que une première monographie de l'artiste, parue l'automne dernier, est passée pratiquement inaperçue parmi la pléthore de «beaux livres» qui se disputaient les vitrines des librairies et les pages des journaux durant la période des Fêtes.

Intitulé *Rodolphe Duguay. Pour une mystique du paysage*, l'ouvrage de l'historien de l'art Lévis Martin, abondamment illustré, tente de réparer une injustice à l'égard de cet artiste négligé qui, vivant retiré dans son Ermitage de Nicolet, tourna le dos à la modernité pour se consacrer à un idéal romantique du paysage traditionnel.

Rejeté dès la fin des années 40 par l'avant-garde comme un artiste «folklorique» attardé dans le terroir, Duguay subit une longue éclipse, à peine atténuée en 1979 par une rétrospective de ses œuvres au Musée du Québec puis, au cours des années 80, par la reconnaissance de son rôle de pionnier dans l'évolution de la gravure au Canada. Contrairement à son maître Suzor-Côté ou à celui de Bordeas, Ozias Leduc, Rodolphe Duguay n'a pas eu droit au cours des dernières années à une rétrospective permettant de réévaluer son apport à l'histoire de l'art au Québec.

Pourtant, s'il est normal que les instigateurs du *Revis global* se soient révoltés contre un proche passé où Duguay pouvait passer pour un symbole de la Grande Noirceur, ce même reniement et cette même méconnaissance s'expliquent plutôt mal aujourd'hui, alors que conservateurs de musées et historiens de l'art jettent un regard neuf sur l'art qui se faisait au Québec dans la première moitié du XX^e siècle, à la lumière du contexte social et culturel de l'époque. Aussi l'ouvrage de Lévis Martin tombe-t-il à point.

Comme l'écrit l'auteur dans son texte d'introduction, «est-ce nécessaire qu'un artiste évolue dans le sens des grands courants ou qu'il en provoque de nouveaux pour être considéré comme un grand artiste»? À ce compte-là, les salles des musées seraient bien vides...

Sans tomber dans l'excès inverse, qui consiste «à trouver tout beau, tout bon pourvu que cela fasse vieux et québécois», Lévis Martin demande de considérer Rodolphe Duguay pour ce qu'il était: un paysagiste échappant le plus souvent à

l'anecdotique et au pittoresque, un graveur accompli qui a su traduire la sombre résignation qui était encore celle d'une grande partie des «habitants» de la campagne québécoise des années 30-40.

Une entreprise mystique

En retard sur son temps, Duguay demeura cependant fidèle à ce qu'il voulait être, un «homme de la terre et des champs», comme il se qualifie dans ses carnets intimes, un paysagiste qui avait repris à son compte l'aphorisme du peintre nabi Maurice Denis, pour qui «l'art est la sanctification de la Nature».

Comme le suggère avec justesse Lévis Martin, l'art du paysage chez Duguay permet à l'artiste d'accéder à une dimension spirituelle, cosmique, du monde. Ce qui intéresse Duguay, c'est d'interroger le ciel, d'arracher à la nature ses secrets, pour soulager son angoisse métaphysique. La peinture de paysage devient une «entreprise mystique» lui permettant d'approcher le mystère de l'homme et de la nature.

Il n'est pas nécessaire d'adhérer à cette vision «religieuse» du monde pour apprécier l'œuvre du peintre. Mais, contre une vision réductrice qui ne verrait dans les œuvres de Duguay que des sujets d'un autre âge et des valeurs passéistes, on peut privilégier cette plongée dans les eaux sombres d'une époque où la soumission, vécue au quotidien, était encore le lot de la majorité.

Déjà, à la fin des années 90, à la suite de la parution d'un numéro spécial de la revue *Liberté* sur Rodolphe Duguay, la directrice d'alors du *Devoir*, Lise Bissonnette, notait qu'il ne s'agissait pas de réhabiliter «un peintre traditionnel dont on déterrerait l'œuvre», mais de jeter sur le passé un regard qui «ose être plus qu'une nostalgie ou qu'une recherche historique... Que nous puissions nous moquer des catégories et dire la primauté, en effet, de la «profondeur» que beaucoup affectionnent dans les œuvres les plus réussies de Duguay.

C'est cette «profondeur» que Lévis Martin a réussi à mettre en relief dans son remarquable ouvrage. Souhaitons qu'une institution muséale ait le courage de prendre le relais et de rendre justice à l'œuvre de cet artiste à part entière.

Le Devoir

RODOLPHE DUGUAY

POUR UNE MYSTIQUE DU PAYSAGE
Lévis Martin
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2004, 342 pages

VITRINE DU DISQUE

Au tour de Félix, 40 ans après Dylan

HUGUES AUFRAY
CHANTE FÉLIX LECLERC
Hugues Aufray
Mercury France (Universal)

Hugues Aufray chantant Félix Leclerc? Bon sang, mais bien sûr! Avant même d'écouter une note, avant même de lire dans le livret à quel point Félix a compté dans la décision du jeune folkloriste d'écrire et de composer ses propres chansons, cet album était déjà une riche idée. Aufray chantant Félix? Rien qu'à imaginer ce que ça peut donner, on est ravi.

Et de fait, quand on écoute le disque — je ne fais que ça depuis une semaine —, on comprend pourquoi ça coule tant de source. Ce que l'on pressentait de Félix chez Hugues Aufray devient encore plus manifeste parce qu'il en chante. Et c'est bien ce qu'avait pressenti Louise Forestier en invitant Aufray à chanter *Moi, mes souliers* lors d'une soirée-hommage à Félix à Ottawa en 2003: c'est à ce moment-là que tout a remonté à la surface et que le vieux Hugues s'est rappelé le jeune Hugues et qu'il s'est dit qu'il faudrait absolument enregistrer tout un album des chansons du poète de l'île.

Dont acte. Voilà donc Aufray chantant Félix, quarante ans après avoir chanté pour la première fois Dylan en français à travers les adaptations du parolier Pierre Delanoë: boucle admirablement bouclée. Notez qu'Aufray ne s'est pas fâché un répertoire célèbre tous les trois ans. Ni Brassens ni Ferré, pas plus qu'un James Taylor ou un Jim Croce n'y ont eu droit: il y aura eu les standards du folksong, puis Dylan, puis Aufray chantant Aufray, puis Félix. Mesurez l'importance.

Et constatez la réussite! Jamais Aufray ne chante Félix à la Félix: c'est Aufray qu'on reconnaît à tous les détours, malgré les traces d'usage dans la voix, inévitables avec l'âge: le gaillard a 75 ans, dame! Et à 75 ans, il nous sert du Hugues Aufray comme on veut du Hugues Aufray: à base de guitares acoustiques et électriques, avec du lap steel, du ukulélé, un peu d'accordéon et de piano, le minimum de programmations et c'est tout.

Les immortelles ne sont pas évitées, bien sûr: Aufray renoue avec *Le Petit Bonheur* qu'avait *Moi, mes souliers, Bozo, Notre sentier, Tireloulou, La Chanson du pharmacien et Attends-moi ti-gars* (en version country-rock qui fait plus Aufray que nature: on dirait *Et si moi, je ne veux pas...*). Mais il connaît son Félix, ce qui permet au Québécois pure laine comme au Français quelques redécouvertes: *Elle n'est pas jolie, Y'a des amours, Comme Abraham ou Ce matin-là*.

Bien sûr, on veut Hugues Aufray cet été au Québec avec le spectacle de cet album (qu'il propose ces jours-ci au Gymnase à Paris). Rien de moins certain, pourtant. Il s'agira d'inonder les gens des Franco-Folies et du Festival d'été de Québec de courriels. En attendant, on aura au moins le disque, en magasin le 22 mars.

Sylvain Cormier

TES CHANSONS CRUELLES

Les Séquelles
Les Séquelles (Local Distribution)

Les Séquelles font dans le néo-yé-yé. À ne pas confondre avec le rétro. Qui dit rétro dit nostalgie, jeunesse perdue et larme à l'œil. Les Séquelles, c'est autre chose. C'est l'immersion. C'est le rock de garage du milieu des années 60 qu'on joue au présent parce que c'est une

musique plus vitale et plus vivifiante que n'importe quoi d'autre. C'est tout à fait la profession de foi d'un Steve Van Zandt, guitariste du E Street Band de Bruce Springsteen et acteur dans la série *The Sopranos*: son émission de radio hebdomadaire *Little Steven's Underground Garage*, c'est ça. Rock'n'roll minimal, dévouement maximal.

Ce disque existe aujourd'hui comme il aurait pu exister en 1966: riffs malpropres mais efficaces, lignes de basse faites pour danser, mélodies psyché-pop couchées sur des textes qui exaltent l'assouvissement des plaisirs sur le mode immédiat. Le paradis à gogo, quoi. C'est Stéphane Plante qui chante le plus souvent, avec ce ton arrogant qui rappelle François Guy avec les Sinners, mais la bassiste Stéphanie Ménard s'y colle aussi (débouillant *Je suis comme je suis* du socle Gréco, notamment). Pour tout vous dire, je préfère quand c'est la fille. J'aime mon yé-yé au féminin: il me vient des images de France Gall et de Nancy Sinatra avec des bottes blanches en vinyle. Eh! On a droit à ses fantasmes.

S. C.

JAZZ

BITING THE APPLE

Dexter Gordon
Étiquette SteepleChase

Les aléas de la distribution étant ce qu'ils sont, des albums disparaissent régulièrement de la circulation. Puis hop! Voilà que parfois ils réapparaissent. C'est le cas aujourd'hui d'un grand disque. D'un chef-d'œuvre! Son nom? *Biting The Apple*. Son auteur? Dexter Gordon, *Long Tall Dexter*.

L'année 1976, c'est par là qu'il faut commencer, marque le retour triomphal de *Daddy Plays The Horn* aux États-Unis. Entre 1963 et l'inauguration de notre stade découvert, Gordon avait passé son temps à écumer l'Europe. Il habitait alors à Copenhague. Puis il décide de s'envoler pour New York à une époque, c'est important de le souligner, où le jazz, le be-bop plus exactement, était dans un état moribond.

Pendant une quinzaine, Gordon s'installe au Village Vanguard. Un double album — *The Homecoming* sur étiquette CBS — est publié. Rapidement, il se hisse à la première place du palmarès. On parle alors de renaissance du jazz. C'était bien vu.

Quelques mois plus tard, Gor-

don, l'immense pianiste Barry Harris, le fabuleux contrebassiste Sam Jones ainsi que le très subtil Al Foster à la batterie sont en studio. Ils enregistrent les morceaux qui forment *Biting The Apple*. Notamment *Apple Jump, I'll Remember April, Skylark, Georgia On My Mind* et deux ou trois autres.

Le résultat est splendide. Du jazz de facture classique. Du grand art! Car aucune note n'est négligée ou, mieux, chaque note est sculptée avec conviction. Mais il y a surtout le son, le tonor de Gordon... Un son qui hypnotise. C'est le cas de le dire, Dexter Gordon était un magicien.

P.-S.: pendant des années, les productions SteepleChase et Inner City ont été distribuées par Trend. Aujourd'hui, c'est EMI.

Serge Truffaut

CLASSIQUE

BARBER

Vanessa. Christine Brewer (Vanessa), Susan Graham (Erika), Catherine Wyn-Rogers (la mère de Vanessa), William Burden (Anatole), Neil Davies (docteur), BBC Singers, Orchestre symphonique de la BBC, direction: Leonard Slatkin. Chandos CHSA 5032(2) (distr.: SRD).

Les raisons pour lesquelles un ouvrage lyrique aussi fort que *Louis Riel*, de Harry Somers, ne s'impose pas au répertoire sont assez évidentes: la multiplication des rôles solistes n'aide pas au montage économique d'une production... Par contre, le fait que *Vanessa*, de Barber, n'ait pas vraiment «décollé» dans les maisons d'opéra depuis sa création en 1958 au Metropolitan Opera de New York reste pour moi une énigme absolue.

Voici un grand opéra de la seconde moitié du XX^e siècle, sur un livret très habile de Gian-Carlo Menotti, avec des personnages intéressants, des conflits, une écriture dramatiquement pertinente et des airs splendides. Bien sûr, l'opéra de Barber n'est pas avant-gardiste, mais qui court après les opéras avant-gardistes? De plus, le compositeur américain se rattache en quelque sorte, avec son propre langage, à la manière de Richard Strauss. L'auditeur devrait donc être en terrain connu et ne peut qu'applaudir à la publication de ce disque. Fera-t-il prendre conscience de l'importance de *Vanessa*,



comme la production de *Rusalka* chez Decca le fit pour le chef-d'œuvre de Dvorák?

Reposant sur la révision de l'opéra en 1964, qui implique la suppression d'un air et une réorganisation des scènes, l'enregistrement de Slatkin n'est pas directement comparable à celui que réalisa Mitropoulos en 1958 pour RCA à la suite de la création. Enregistré à la perfection, ce disque nous permet de redécouvrir l'œuvre de Barber avec un souffle nouveau, un lyrisme brûlant mais sans effusions, ni chichis. L'excellente et homogène distribution est dominée par Susan Graham, qui campe une Erika (nièce de Vanessa) idéale. Un achat avisé pour tous les amateurs d'opéra.

Christophe Huss

KLEMPERER

Beethoven: Concerto pour violon (+ Bach: Chaconne). Henryk Szeryng (violin) (a). Bruckner: Symphonie n° 6, Te Deum (b). Mahler: Symphonie n° 2 (+ Mozart: Symphonie n° 29). Heather Harper (soprano) et Janet Baker (mezzo) (c). Testament SBT 1353 (a), 1354 (b) et 1348 (c) (distr.: SRD).

Voilà ce qu'à première vue on pourrait appeler «une vieille pipe du XIX^e siècle», selon la truculente expression de Walter Boudreau. Otto Klemperer (1885-1973) a tout pour appeler ce qualificatif: grand, droit, le visage crispé par le rictus d'une paralysie partielle, dirigeant assis depuis une mauvaise chute à l'aéroport de Montréal en 1951. Ce serait ignorer l'engagement de ce chef (et compositeur) pour la musique de son temps, notamment à la tête du Kroll Oper de Berlin. C'est pourtant à travers ses interprétations des grands romantiques et post-romantiques «allemands» que Klemperer nous est connu.

Trois parutions chez Testament de documents sonores inédits viennent nous rappeler la puissance et la force de persuasion de cet art calibré, obsédé par l'architecture des œuvres et accordant un soin particulier à la mise en relief des bois. Comme nous avons déjà, rien que chez EMI, deux interprétations majeures signées Klemperer de la 2^e Symphonie de Mahler, ce sont les deux autres CD qui apparaissent prioritaires. Klemperer est l'un des rares chefs parvenant à unifier et à rendre convaincante la 6^e Symphonie de Bruckner. Ce document de studio, réalisé pour la BBC en 1961, l'emporte sur l'enregistrement officiel, d'autant qu'il est complété par le *Te Deum*, que Klemperer ne grava pas ailleurs au disque. Autre révélation majeure: le *Concerto pour violon* de Beethoven avec Szeryng en 1959, seul témoignage réunissant dans cette œuvre Klemperer et un violoniste de son calibre. La puissance de cette interprétation, sa détermination en font l'une des grandes versions de l'opus 61 de Beethoven, aux côtés de Francescatti-Walter (Sony) et Oistrakh-Chyrtens (EMI).

C. H.

